

—Suffit, monsieur, du moment que c'est votre idée... et puis, je crois que je comprends... eh ! eh ! je vas chercher une maçonnerie !...

Le père Matois est parti. Les jeunes gens se placent dans une chambre dont la fenêtre donne sur la route qui conduit au château. De là ils verront si leur hôte ramène quelqu'un.

—Si Elvina allait venir ! dit Gustave à son frère.

—Y penses-tu ? Crois-tu que cette jeune fille ait du goût pour l'état de maçon ? Je suis persuadé qu'il ne viendra personne ; mais je suis curieux de savoir ce qu'on aura dit au père Matois.

Lorsque le paysan se présente au château, c'est Lundi-Gras qu'il trouve dans la cour et qui lui demande ce qu'il désire.

—Monsieur le moussu, répond le père Matois (car dans le pays Lundi-Gras n'était jamais nommé autrement), vous avez ici des dames qui se chargent de tous les travaux, et gratis...

—Il y a ici un petit bataillon de femmes... Je leur montre à faire des armes et à monter à cheval... Après ?

—Après, j'ai un mur à faire réparer... je viens demander une ouvrière...

—Est-ce que vous croyez que j'ai appris à mes élèves à bâtir des maisons ?

—Menez-moi à madame Pantalon. Je viens à cause de sa proclamation... C'est à elle que j'ai affaire...

Lundi-Gras hausse les épaules, mais il dit au paysan :

—Suivez-moi !...

Les indépendants étaient réunies dans une vaste salle qu'elles avaient adoptée pour y tenir leurs délibérations. Elles s'occupaient à établir les règlements de leur société et n'étaient pas encore parvenues à adopter un seul article, lorsque Lundi-Gras se présente, suivi du père Matois, et s'adresse à Cézarine :

—Ma capitaine, voilà... un habitant du village qui vous veut quelque chose !...

—Parlez, brave homme, que désirez-vous ?

—Madame... pardon, excuse de la liberté... mais vous avez fait tambouriner dans le village que vous vous chargiez... gratis ! de nous aider... dans n'importe quoi... de façon que nous n'ayons pas besoin de nous adresser aux hommes.

—Sans doute... eh bien ?

—Madame, j'ai un mur de jardin à faire réparer, et je viens demander à celle de vous qui est maçon de vouloir bien venir travailler chez moi.

Toutes les dames se regardent ; elles ne s'attendaient pas à être requises pour ce genre de travail ; on les entend déjà chuchoter entre elles :

—Le plus souvent que nous travaillerons à son mur !...

—Joli ouvrage qu'il nous propose !...

—Il se moque de nous, ce paysan !...

Cézarine elle-même dit à demi-voix :

—Que le diable l'emporte avec son mur !... C'est pourtant fâcheux, mesdames, que nous répondions par un refus à la première demande que l'on nous fait !... Mais la veuve Flambart se lève tout à coup, en s'écriant :

—Eh bien, non, mesdames, la réclamation de ce paysan ne sera pas repoussée !... Ce n'est pas une chose bien difficile que l'assembler quelques moellons... ou plâtras, et de les faire tenir avec du plâtre... Je m'en charge, moi !...

—Comment ! madame Flambart, vous croyez que vous saurez faire le maçon ?

—Avec une volonté ferme on fait tout ce qu'on veut, vous l'avez dit vous-même. Une brèche à un mur, c'est un enfantillage. Paysan, avez-vous chez vous du plâtre, des outils ?

—Oh ! oui, madame, j'ai tout ce qu'il faut : auge, truuelle, plâtre... et des gravats pour faire le mur...

A Continuer.

CE QUE DISENT LES HABITANTS.

Mon cher Grognard,

J'arrive de la campagne où il a plu à ma santé de se refaire un peu.

Là comme à la ville, l'on parle politique, et là surtout, la question du temps, des chemins, des semailles, des vaches et des moutons, a les honneurs de la conversation.

L'on s'aborde ainsi :

—Queu chien d'temps hein ?

—Tirible, mon vieux, un hiver impitoyable, un printemps sans bon sens, des chemins de crapaud, d'eau à néguer bêtes et gens, et pardessus le marché, pas moyen d'labourrer.

—Si ça continue, j'sé le guable pas, c'que j'allons devenir.

—Sapré gué, faut ben vouloir ce que le bon Dieu veut, mais pourtant à quoi bon s'démonter, il a ben soin des bêtes puantes, il aura ben soin de nous.

—Oui, cé ben vrai, c'est ben vrai, mais à propos tes vaches sont-elles vèlées ?

—M'en parle pas, y a inque Toyonne qui m'a donné un' satrée belle génisse caille ; les autres fument.

—Cé comme moé ; ma grosse bocorne seule ma fait présent d'un beau petit bœuf, quiens si ben pareil à son père ! vrai, on dirait que cé lui.

—Tes moutonnes ont-y petité ?

—Oh ! y s'forcent pas, rien que trois ou quatre sur vingt ; mais ça va venir.

—A propos, t'as-tu que ce pauvre Paullet à Fifi a perdu sa grosse jument brune en poulinant.

—Cé ti pas d'valcur, un' si bonne bête, sans compter qu'il est pas riche, mais, quiens, j'te dirai ben, tu sé, moé j'aime pas à blâmer parsonne, j'aime pas à m'fourrer le nez ousque ça me regarde pas, mais tu sais, hein...

—Quoi ? j'sais.

—Ben oui, ça pourrait ben être une punition, il a un peu d'induction le gas à Fifi, il lit dans les

gazettes, pi j'éré qu'il s'montre trop rouge.

—Et tu penses que c'est pour ça que sa jument est morte ?

—Tu l'as drôle.

—Oh ! va, j'sé, tu trempe un peu dans ses opignons, toé itout, t'es pas mal rouge, toé ; t'as pas mal de Laflamme et de Mercier dans l'corps, mon homme.

—Ça se peut, mais, toé, t'as ben trop d'Mousseau, l'ami, de c'Mousseau qu'é pas un ange, a moins d'être cornu.

—Mousseau ; mé, c'est un bon ministère, ça. Es-tu capable de m'dire qu'icequ'il a fait de mal ?

—Ce qu'il a fait d'mal, ah ! ben il faut voir les papiers pour ça, la ousque qu'il est prouvé comme la lune, qui faisait dans le violon chaque fois que Mercier faisait la grimace, ou pinçait son grand nez.

—Oui da. Pourtant qu'il est bon gros pour être peureux.

—Gros tant que tu voudras, c'est pas le ventre qui fait la tête. C'est pas par un gros ventre qu'un pays doit être gouverné, mais par une bonne tête.

—Cé vrai, mais la tête à Mercier vaut-i mieux ?

—Guable, c'est simple, Mercier te l'a tarabusqué ton Mousseau, d'un bout à l'autre, et si savait pas été que sa bando de moutons, Mousseau serait flambé depuis une pipe.

—Oui da ! ah ! binche.

—Ce pas toute, y ont fait une constestation à Mousseau, pour son élection, c'est Mercier et pi Laflamme qui plaident contre, eh ! ben, ton Mousseau a eu tant d'pour d'être cassé pour sept ans qu'il a encore chiniqué, il a fait déclarer son élection nulle, mauvaise, pour pouvoir se présenter de nouveau. Il avait peur qu'on prouve corruption parsonnelle de sa part, et s'est dit : Resignons, c'est mieux, mes amis en seront quittes pour les frais.

—Pas possible, mais lui, un si honnête homme !

—Honnête, honnête, tant que tu voudras, mais en politique un honnête homme veut dire un fou. Ça va au plus fort la poche.

—Oui da ! mais qu'icequ'il va faire à c'tte heure.

—Cé tout conté, il n'est pas en peine, il se représente et les gens vont le réélire, pi s'ils ne le font pas, ça lui fait de peu, il aura tout de suite une place de juge.

—Hein ! une place de juge, est-tu fou, puisqu'il a démantibulé la loi à tel point qu'il serait criminel comme un simple habitant ?

Qu'est-ce que c'est ça, pour lui, c'est rien. S'il n'a pas suivi la loi, c'est qu'il le voulait ben. Il a assez de politique dans la tête pour faire n'importe quoi, et ses amis en ont de reste.

—Mais comment jugera-t-il les coupables, s'il est coupable lui-même.

Comme lui-même.

ABRAHAM.

HISTOIRES TERRIBLES

L'HÔTE

Ce fut un magnifique discours.

Jamais encore M. Morgan-Level, alors ministre du commerce, ne s'était élevé à une telle hauteur de vues. Dégagée des arides détails techniques, développée en un très noble langage auquel la beauté de l'orateur, — une beauté d'aïeul, large front haut et barbe blanche, — ajoutait de la solennité, la question avait paru ce qu'elle était en effet, vaste, générale, fraternelle, intéressant toute la famille humaine. Des divers côtés de la Chambre, à chaque instant, les applaudissements montaient avec des murmures d'admiration, et l'on s'accordait à reconnaître que jamais plus beau triomphe n'avait été remporté à la tribune française ! Mais la fin du discours fut marquée par un incident singulier qui est resté, je crois, dans beaucoup de mémoires.

« Oui, messieurs, en France comme en Amérique, sur l'ancien continent comme dans le Nouveau-Monde... »

M. Morgan-Level s'interrompit avec l'air d'un homme qui éprouve une contrariété, légère sans doute, suffisante néanmoins pour le troubler.

Il fit un signe à l'huissier qui monta rapidement les marches de la tribune, et, dans le grand silence, on l'entendit prononcer ces paroles, très simplement :

—Vous voyez bien ce squelette qui est assis au troisième rang, entre M. Lockroy et M. Madier de Montjau ? Allez lui dire de se retirer. Vous ajouterez que je le reçois très volontiers chez moi, et que je ne veux le blesser en rien. Mais il comprendra que sa présence, dans cette enceinte, a quelque chose de déplacé. Allez, mon ami.

L'huissier recula, stupéfait.

—Mais non, ne vous dérangez pas, reprit le ministre. Il se lève, et il se retire, de lui-même. C'est très bien, je vous remercie.

Puis, se tournant vers l'assemblée :

—Oui messieurs, en France comme en Angleterre, sur l'ancien continent comme dans le Nouveau-Monde...

* * *

Le soir de ce jour, le docteur Delton entra sans se faire annoncer dans l'appartement particulier du ministre du commerce, — une familiarité ancienne l'autorisait à ce sans façon, — il tendit la main au vieillard qui travaillait paisiblement, la barbe plus blanche sous l'abat-jour de la lampe, dans un grand salon sombre, tendu de tapisseries anciennes, presque sans meubles, austère.

—Tous mes compliments d'abord ! On dit que vous avez été superbe. Vous savez, on parle de vous, très sérieusement, pour la présidence de la République. Mais, sacrebleu, quelle fantaisie vous a pris ? Je n'étais pas là, on m'a raconté la chose. Qu'est-ce que c'est que cette histoire de squelette, à la Chambre ! Vous avez fait une farce, qui n'est guère dans votre caractère, et je n'y comprends rien.

—Une farce ? répéta lentement

le ministre avec le sourire mélancolique des vieux qui savent beaucoup de choses. Non. Ce n'était pas une farce. J'ai bien vu le squelette, entre M. Madier de Montjau et M. Lockroy. Il avait mis un habit noir, et, de sa main sans chair, il appuyait son chapeau à gauche contre son fémur gauche. Quelle heure est-il, mon cher Delton ?

—Neuf heures environ.

—Si vous n'avez rien de mieux à faire, restez avec moi. Nous prendrons le thé, et je vous présenterai mon squelette qui ne tardera pas à venir. Généralement, pour nous distraire, — car il ne parle pas, — nous jouons aux échecs ou nous jouons une partie d'écarté. Ce soir, nous pourrions faire un « mort », puisque nous serons trois, ajouta M. Morgan-Level avec un petit rire.

Le docteur, tombé dans un fauteuil, écoutait, les bras ballants. Le vieillard reprit, d'une voix lente et sérieuse :

« Vous me croyez fou ? Je ne le suis pas. J'ai toute ma raison. Malgré mon grand âge, mes facultés sont intactes, grâce à cette hygiène du travail mesuré, quotidien, trop négligé par les hommes d'aujourd'hui. D'ailleurs, — occupé de chiffres et de spéculations précises, — je n'ai jamais été onclin aux rêveries chimériques. Le contraire d'un halluciné, c'est moi. Aucune superstition ! Même je suis athée. Cependant, c'est vrai, j'ai pour compagnon, pour hôte, pour ami de tous les jours, un squelette. Un squelette qui marche, s'assied, me tend la main, s'informe, par gestes, de ma santé me remercie, en inclinant la tête, de mon bonjour. Ne me demandez pas si je m'explique cette extraordinaire présence ! Je la constate, voilà tout. Je suis en face d'un fait, impossible, auquel je me suis habitué, à la longue. D'abord, je me suis révolté ! j'ai nié ma vue, mon tact ! J'avais tort. L'être existe, visible, tangible. Que voulez-vous que j'y fasse ? C'est ainsi. Rien de fantastique. Une réalité, que je ne conteste plus. Pour moi, ce qui serait étonnant maintenant, ce serait de ne plus voir le squelette. J'aurais peut-être peur s'il n'apparaissait pas. Il fait partie de mon existence. Il est comme un parent qu'on a l'habitude d'accueillir sans faire grande attention à lui, comme un meuble dont on se sert sans en remarquer la forme, par suite de l'usage continu. Jusqu'à présent je n'avais parlé de lui à personne, — car mon hôte, de son côté, mettait une certaine discrétion dans son insistance à me hanter, me visitant aux heures solitaires, hésitant à brusquer les choses, pareil à une maîtresse modeste qui ne recherche pas l'éclat. Mais puisque aujourd'hui il s'est manifesté devant tous, il me semble que je suis dégagé, moi aussi, de ma réserve. Je l'avoue, puisqu'il se montre ; et je ne vois aucun inconvénient à vous dire en quelques mots l'histoire de cette étrange hantise. J'avais soixante ans lorsqu'il se révéla pour la première